Les Lettres

Une étude sur Maeterlinck

Le petit livre de M. Roch : *L'Œuvre de Maurice Maeterlinck*, qui paraît au *Mercure de France*, est très heureux en ceci qu'il insiste sur la valeur poétique de l'œuvre de Maeterlinck. Non pas que M. Roch en néglige la partie philosophique. Au contraire, il nous retrace en détail l'évolution de la pensée de l'écrivain. Mais, soit que M. Roch ne nous indique pas toute la portée de la philosophie de Maeterlinck, soit, comme je le crois plutôt, que cette philosophie n'ait point toute la portée que certains ont voulu lui attribuer, c'est surtout Maeterlinck poète qui sort grandi de cette étude. Pelléas demeure à mes yeux le plus vif titre de gloire de M. Maeterlinck. Sans doute certaines pages du *Trésor des Humbles*, et plus encore de la *Vie des Abeilles* ont une beauté, une pureté qui emportent l'admiration. Mais c'est par leur poésie, par tout ce que l'auteur a su y renfermer de parfums et de musique. Le fond, à qui se souvient d'Emerson, apparaît assez peu important.

Il est possible cependant que Maeterlinck dont l'influence, remarquons-le, est beaucoup moindre que l'on n'aurait pu la supposer, voici dix ans, garde une place considérable dans l'histoire de la pensée française. Il est venu à une heure où la confusion dans les esprits était extrême. Il a su donner à ce chaos toute l'organisation dont il était susceptible. En réaction contre le naturalisme, on voulait une littérature pratique, de vague, des rêves. Par une singulière intégrale, les théoriciens du symbolisme se réclamaient de l'idéalisme Kantien, alors que, logiquement, il eussent dû n'adopter qu'une philosophie de l'intuition (on peut considérer que le kantisme en est une ; mais en ce temple-là on n'y avait pas pris garde et, par une curieuse inconséquence, les plus décidés intellectualistes cherchaient une poésie des sensations indéfinies, des plus furtives mouvements de l'âme). Maeterlinck montre plus de logique. Poète des *Serres chaudes*, il écrivait le chapitre du « Tragique quotidien », dans le *Trésor des Humbles*.

Le petit volume de M. Roch est un guide très suffisant à louvre l'œuvre de Maeterlinck. Il n'est un hommage à l'auteur de *l'Oiseau bleu* et de *Pelléas*, d'un écrivain quelquefois détestable et très souvent exquis, et, en tout cas, que l'on accepte ou non ses idées, d'un des plus généreux esprits de notre temps.

André du Fresnois.

Une École de la Critique

Vagaries d'un musicien, d'un dramaturge, d'un romancier

Vous quelques nouvelles opinions sur la question d'une « école de la Critique » soulevée par un artiste de M. Caudel. Est-il utile, est-il possible de fonder une école de la Critique ? dont une section serait à la Sorbonne, et l'autre aux Beaux-Arts ? »

M. MAURICE RAVEL.

Parmi les formules prêtes d'un harmonieux salon « Empire », l'auteur de *Daphnis et Chloé* me reçoit très aimablement. Nous causons. Sa figure énergique et spirituelle s'anime, me disant :

« Comment voulez-vous que le public se fasse une opinion lorsque des critiques émettent prononcent sur une œuvre des jugements aussi bizarres que contradictoires. Je prendrai de préférence mes exemples dans mes œuvres. Mais pour mon *Heure Espagnole* l'un d'eux déclara, par exemple : cette bouffonnerie est triste ! Un autre dit : cette œuvre me plaît, elle est merveilleusement comique ! Pour *Ma mère l'Oye*, le même déclara : dans ce ballet il n'y a pas de rythme ; l'autre dit : une suite d'un rythme radiant, constant et prodigieux. Lequel était comme ? Un critique musical devrait pouvoir cependant être juge du style d'une œuvre ! Il est vrai que lorsque cette œuvre à laquelle le compositeur a travaillé, peiné des années, est jugée sur une seule audition, comment voulez-vous que le jugement du critique soit motivé ? — Une École des critiques aurait cet intérêt si elle pouvait apprendre à ceux-ci à être conséquents ! Il est vrai de dire qu'on a fait des progrès dans ce sens, on ne se permet plus à notre époque de déclarer comme autrefois pour *Miss Helyett* : « C'est absurde ! » tout simplement. A présent, on peut le penser... mais on moins on ne le dit plus ! c'est un progrès ! On s'en tire en cherchant le point faible — il y en a toujours — et l'on dit : Ce sont de petites recherches, ce n'est pas de la musique, et autres échappatoires.

— Il semble, cependant, demandons-nous, qu'en musique les critiques soient plus compétents que dans toute autre branche de l'Art. Pour juger d'une œuvre d'orchestre, par exemple, il faut vraiment avoir la technique du métier ?

— Détrompez-vous, en fait nous de la littérature en musique. La littérature pour la, empoisonné Wagner pendant toute la précédente génération et Nietzsche a été publiée en l'occurrence. Nous commençons seulement à aimer dans Wagner le grand musicien. — Exclusivement la matière en musique est une chose assez importante pour mériter d'être traitée par des hommes compétents, il en essaie ; je connais de fort belles critiques de Saint-Saëns, de Vuillermoz et de beaucoup d'autres, mais que pensez-vous, dites-moi, d'un de ces messieurs, ayant une certaine réputation et qui « se réserve de parler de *Daphnis et Chloé* », plus tard, parce qu'à l'époque où de son avis était malade et l'autre en voyage ?...

« En vérité, une École de la Critique serait utile. Mais savez-vous ce qu'il y faudrait tout uniquement : « Une classe de sensibilité ! » Cela suffirait. L'École serait faite. Car, croyez-moi, les Écoles, Conservatoires et autres, ne servent pas à grand chose si l'on n'a pas cette chef-là ! Ce qui distingue une œuvre de maître d'une autre n'est bien moins la *méthode de travail* (ce qu'en somme vous apprend l'École) que la *sensibilité*, oh ! bien, à mon avis, la sensibilité est innée. Je vous en réponds ! »

M. FRANÇOIS DE CUREL.

Il me semble que nous avons déjà trop d'écoles (je parle de celles qui enseignent les arts) et les résultats obtenus ne me portent pas à en souhaiter de nouvelles.

Mme RACHILDE.

C'est une vraie leçon pratique que nous donne Mme Rachilde :

« En critique, on devrait apprendre surtout aux gens de lettres à respecter le travail des autres avant de se livrer aux douceurs de leur *méthode* ou du joli morceau à faire. Combien de critiques étudient le livre à leur seul point de vue... qui n'est jamais bien entendu, celui de l'Art ou celui du public.

— Une École de la Critique ne vous semble-t-elle pas indiquée pour remédier à de tels abus ? demandons-nous.

— Peut-être. Mais à mon avis les écoles et cours font souvent de bons élèves et mauvais professeurs de leur métier. Alors... le premier condition requise pour former un bon critique, c'est tout simplement de le mettre à l'école *du livre à faire*. Et si vous voulez fonder votre école, n'admettez à vos cours que l'élève qui a déjà prouvé par une œuvre qu'il sait comment se compose et décompose une œuvre bonne ou mauvaise.

— Vous n'êtes donc pas de l'avis de ceux qui soutiennent que le critique bon d'être auteur doit être simplement critique ?

— Certainement non. Il faut avoir peur, du moins de nos jours, du critique-né. Jadis le respect de la langue française pouvait retenir... celle du critique. Mais aujourd'hui on confond trop souvent le sens critique avec la *manie de critiquer*... Il faut se garer comme de la peste des grands pirodoxaux : ceux-là ne travaillent que pour eux.

— Croyez-vous que la création de cette école pourrait remédier à la crise du français ?

— Oh ! oh ! un remède à la crise du français ! mais je n'en connais qu'un : *exiger le mot propre*.

« Mais je sais de grands littérateurs, aimés par les critiques et le public, qui n'ont aucune idée de la propriété des mots... ni de leur valeur. »

Mme Rachilde a cent fois raison... mais la propriété... on la discute fort peu en notre siècle de socialisme !

Jean Lemoine.

Voyages

M. Henri Duvernois, conteur essentiellement parisien, s'entreprend un assez long voyage : pour la première fois de sa vie, il nous arrive de Fribourg. Et le voyage en terre allemande se déroule partie de difficultés, car seul mesure d'étude de la langue allemande du lassent assez mal en point quand je voudrais demander un bock.

Et M. Henri Duvernois songe déjà au prochain volume qu'il nous donnera pour notre divertissement, et conclut : « Les plus impénitents que lui valut cette dernière du prince des conteurs, que le diable emporte ! »

Prends tes lots, je ne puis plus me taire...

Il est des vers inoubliables. Celui-ci :

Lors, je le défends de tresser les chapeaux !

Et cet autre, si malheureusement exécuté :

Le chef de cabinet du ministre Clémenceau

Les anthologies retiendront sont qu'à une séance de la Ligue de protection sociale vient de prononcer M. de Saint-Martin pension du Toulouse, Fantoulo les trouvera :

Après les beaux discours que nous venons d'entendre,
La nous avons pour moi de nombreux et d'attendre...

Mais, pour ci tout que cela nous gaudine, Ne ma langue, mieux, je ne me sens vu mieux Or, comme à présent, de parler en son désir, Je demeure les dents pour ne faire plaisir.
Mais avant, permettez, messieurs, que je vous plaise,
Que si, tout en parlant, elle dit des bêtises, Ne ce qu'elle dites ne soyez pas surpris.
Car c'est, hélas ! de moi qu'elle aura tout appris.
De moi, vous le savez, qui ce soir, comme tout,
Dans les chemins de fer, qu'on contrôleur de prude,
Charge, c'est infectice, je l'arrête, mais pour,
De passer nuit et jour ceux qui brûlent le cur...

Tout comme M. Michel Pons, le contrôleur se présentera à l'Académie. Il connaît les manœuvres et ne craint pas celles de la dernière heure. Il est habitué aux intrigues de couloirs.

De Mallane à Cambo

A la rentrée, paraîtra un nouveau volume de M. Maurice Rostand : *Le Palais de la Vie*.

Mais, si l'on travaille au pays basque, à Arles on ne se limite pas au rêve et Mistral va faire imprimer *Les Olivades*, un recueil de poèmes où chantera l'harmonieuse langue provençale.

Un roman historique

L'auteur de l'affaire du Collier, le créateur des légendes de la Bastille, M. Franz Funck-Brentano, publie à la librairie Plon-Nourrit un roman, écrit en collaboration avec M. André de Lorde : *Boarte ou l'amoureuse conspiration*. Ce livre met en scène la dernière conspiration de Cellamare et permet aux deux auteurs de nous peindre les mœurs galantes de la Régence et les intrigues de la petite cour de Sceaux. Il ne sont les avantes contemporains d'une jeune fille qui, après avoir hésité son cœur à la Bastille, se cache et trouve bientôt sa mort dans la mort d'un officier des gardes.

Conférences

Dans les derniers mois de cette année, M. Robert Téin fera une série de conférences françaises en Suisse, en Allemagne, en Belgique et en Amérique. Il parlera de la poésie française.

M. Robert Téin demande aux poètes de lui faire parvenir les ouvrages qui lui permettront de faire un choix en vue des récitations qui accompagneront les conférences.

Un roman

La librairie Mirmant publie le *Mort vivant*, le roman de M. Jules Hoche, que le *Temps* publie le mois dernier en feuilleton. Résoudra-t-on jamais ce problème : la répression de la criminalité ? Les lecteurs du *Mort vivant* pourront, s'ils déplorent l'impunité, les ovations et les bénédictions de la police, se connaître avec le héros.

Pour l'enfance

Sous la rubrique, l'*Effort social en France*, M. Emile Hinzelin poursuit l'étude des principales questions à l'ordre du jour. Il expose ce que la République a fait pour l'enfance illétrée, pour l'enfance vagabonde et pour l'enfance coupable. Il montre le chemin parcouru et ce qu'il faut encore accomplir et il pétitionne l'œuvre nécessaire afin que « le pays d'où est sortie la Déclaration des Droits de l'Homme accomplisse tous ses devoirs envers l'enfant ».

Les études de M. Emile Hinzelin paraîtront dans la *Revue*.

INFORMATIONS

Aux urnes !

M. Henri Duvernois a mandé le rédacteur pour le Prix des Conteurs. Mais tous les rédacteurs de la République des Lettres ne partagent pas son sentiment. Et, au journal intimiste, cette lettre est parvenue :

Monsieur le Directeur,

Les lettres suivant dans un assez étrange jeu grandement le rédacteur pour l'octroi d'un « Prix des Conteurs ». Les nouvelles jugent sans grande les nouvelles qui leur fait hommage. Ce rédacteur que dans un mois l'actualité ne manque pas de plus et le libraire d'après nécessaire, et ils seraient heureux que l'écrivaient voulut bien représenter dès maintenant cette jugement nécessaire.

Si vous avez que parmiens ceux qui quelque chance pensent à Paris, nous serons groupé rapidement ses signatures nécessaires. Nous espérons que celles qui seront suffisant à obtenir un jugement que nous obtenir particulièrement.

Signé : Victor-Emile Michelet, Paul Guillaume, Pierre Patrimoine, Pierre Robert, P. Quennevat, auteur ; Gabriel Chanel, Pierre Jaudon, Jacques Vrebet, Olivier Rouvelle, Dominique, Jeanne L. Brault, directrice de l'action, Mercredi.

L'Intransigeant d'hier publie la lettre, mais ne la commente pas.

Les Uns.

Revue des Revues

Un poème

Le Feu, à la première page de son numéro d'août, offre un beau poème de Francis Carco. Nous en détachons d'harmonieuses strophes — les trois premières :

Un grand acacia fleuri, sous la verdure,
Vert et blanc, accueille le soir...
Mais je n'ai pour l'aimer qu'une âme ardente et lasse,
Et l'envie de mon désespoir

L'endormirais-je jamais, à tel que j'ai perdue,
Revivrai-je jamais ici
Tamiser, mélancolique, amoureux et rendue
Sous le lait du même ciel !

Et, devant cette nuit, ce gelée, ce rouge,
Ces pâleurs qui bercé le vent,
Sentirai-je son cœur, plus d'un affreux [illegible]
Se déclarer à tout moment ?

Dans le même fascicule, quelques pages émues qu'écrivit M. Gabriel Boissy, à l'occasion de l'inauguration, au Puy-en-Velay, du monument Olivier de la Fayette.

L'art de Vigny

Il a été beaucoup question de Vigny ces temps-ci et l'heure est favorable à M. Firmin Roz pour l'étude qu'il publie dans le *Correspondant*. Cet article est au réponse à une question souvent posée. On cherchait quelles raisons, après *Grandeur et Servitude*, après Chatterton malvoyant vu silence de trente ans.

Malgré que les poèmes donnés au mouvement de la coordination sentimentale affirmaient un génie d'une magnifique expression, on pouvait soutenir quelque étonnement. La publication du *Journal d'un Poète*, de nombreuses lettres, quelques inédits nous ont laissé des documents sur un point d'histoire littéraire et ce seul des documents que M. Firmin Roz a pensée et ensemble. Notamment, pour expliquer le silence de Vigny, M. Roz écrit ceci :

L'activité qu'il dépense de la vie se dirigeait vers l'art. Poètes, pièce que l'art ne se concrète pas de pensée. Il lui faut des sentiments, des sensations et des images. Il lui faut des choses du monde et les résumées du cœur... Il lui faut surtout l'activité à discuter de cette matière, à traduire tout ceci, cette le langage des mots. En ce sens, Alfred de Vigny travail pas un écrivain. Il n'avait pas comme Hugo, Zola à un si haut point — pour n'en rien, jusqu'à l'aire — le prodigieux verbiste. Ce poète de génie n'était point sollicité par l'expression. Il y arrivait lentement, rarement, souvent par une conquête et une pénible.

La pensée de Vigny, a dit M. Henri de Régnier, est souvent difficile à suivre tant elle semble parfois s'éloigner de son but et le toucher à l'impression d'un chemin long, malaisé. Mais qu'importe, dit à son propos l'auteur de *Figures et Caractères*, que fait la seule parcourue si, au moment où elle aboutit, la voie est plus belle et l'air plus pur qu'ailleurs.

Jean Pererin.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de soixante centimes en timbres-poste.

Les Arts

Statues

Il n'est pas de repos, ni de tranquillité pour nos grands hommes des temps modernes. Lorsque, lassé d'une existence de labeur, l'un d'eux se réfugie dans la tombe, avec l'espoir naïf d'y dormir un sommeil éternel et paisible, ceux qui restent lui refusent cette suprême faveur.

Ils sont là, tous, amis et ennemis, pour un jour réunis dans une même pensée : lui élever une statue. Ceux-là poussés par un sentiment quelquefois affectueux ; ceux-ci, heureux, après avoir longtemps guetté la mort du Grand, de s'abriter sous l'ombre de son souvenir, et, en contribuant à l'érection de son monument, de se persuader qu'un peu de gloire en rejaillit sur eux.

Toutes ces statues ne seraient rien, en somme, si, seul lieu sur dix, le monument commémoratif ne devait être authentique. Aussi, les pauvres grands morts, n'ayant pas même le bénéfice de leur vie, sont de plus ridiculisés, en chemise, tout nus, entourés des bras contorsionnés de nymphes hystéro-académiques, affublés d'attributs bizarres, exposés aux insultes du vent et de la pluie, à l'insolence des moineaux et des pigeons.

L'indigène de Paris, passant chaque jour devant ces personnages de bronze et de marbre ne les remarque plus — il jouit de cette accoutumance aux gens et aux choses, qui nous fait un peu regarder ce que nous voyons trop.

Mais le malheur est que Paris n'est point qu'aux Parisiens, et qu'aux yeux des nuées d'Anglais, d'Allemands, d'Américains et autres fourbes, nos statues ébouriffées étalent leurs laideurs.

Çà et là, un Henri Bergue, un Victor Hugo, un Groupe de la Danse, un Maréchal Ney, un Penseur, un Baudin se dresse en beauté et révèle le génie de quelque puissant statuaire. Mais pour cette petite période, des Carpeaux, Rude, Rude, Bouvier, quelle innombrable bande de médiocres sculpteurs !

Sous prétexte de philanthropie, de reconnaissance, de patriotisme, un érége au coin des rues, sur les places publiques, des groupes informes, sans esthétique, tous tout au plus à être accolés dans un coin sombre, contre un mur, avec, devant, un rideau d'arbres bien épais. Leurs auteurs se soucient peu des lois de l'esthétique, et ne songent qu'à rendre photographiquement les traits du pauvre grand homme, sans penser que sa statue ne doit être qu'un symbole, et qu'avant d'être ressemblante, elle doit se situer dans l'atmosphère.

Mais les fabricants de monuments publics ne sont-ils point tous — ou presque — issus de l'École des Beaux-Arts ? Membres de l'Institut ? Leur commande en main, se gardant bien de consulter l'Art et le Sentiment, ils s'empressent aux bibliothèques, recherchant de quels attributs ils vont charger le nu de leur figure, et c'est à coups de dictionnaires et de traités d'histoire qu'ils commencent et poursuivent une œuvre sans âme et impersonnelle.

Et c'est ainsi que nous avons Mil. Jules Ferry qui, dans les Tuileries, vêtu du drap à deux dames accompagnées d'un petit garçon ; Alfred de Musset, auquel une charmante jeune fille dit charitablement « Voyons, dépêche-toi, nous allons rater Clichy-Odéon ». Et Chappe, avec son échelle, les deux pharmaciens de la rue Denfert-Rochereau qui voudraient l'avoir, cette échelle, pour descendre de la tour, et, à la Sorbonne, Pasteur qui, jadis, avait un petit cerbère mécanique, mais qui n'en a conservé que la peine en caoutchouc.

Il y a encore à Paris quelques espaces libres. Artistes et public en réunissent d'y contempler des œuvres de Bourdelle, Fernand David, Bouchard, Jean Boucher, une fontaine d'Alfred Marque, des figures de Dejean, Yvonne Serruys, Jane Poupelet...

Voilà de la belle besogne pour notre sympathique sous-secrétaire des Beaux-Arts.

Pierre Muller.

Blanc bonnet et bonnet blanc

La cignité de son nom bicéphale si poétique dit, dit-on, certain pour protester vaillamment un récent Pouplet des Beaux-Arts à qui M. Clemenceau toujours gamin et frondeur, disait en manière d'adieu :

— Mon cher Beaumetz-Desjardin, à bientôt !

— Desjardin-Baumetz redressa le tilbury de ce nom, en se redressant lui-même...

— Mais qu'importe, fit alors le Tigre du Bengale, que m'importe, mon cher sous-secrétaire d'État, que Beaumetz soit devant ou Desjardin derrière !...

INFORMATIONS

Aujourd'hui :

Pavillon de Marsan. — Exposition de miniatures persanes.

Cercle de la Librairie. — Palais Salm.

La Malmaison. — Les aquarelles et les dessins de G.-P. Rugeri (1764-1821).

Tuileries, salle du Jeu de Paume. — Salon de la « Tremblaie ».

Galerie Allard. — Exposition d'œuvres de Ch. Cottet, Paul Chabas, Dignac-Bouveret, Dinet, Henri Morand.

Galerie Bernheim. — L'Année Française.

Galerie Henri Manuel. — Rétrospective Tom Cabs.

Inauguration

M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'État aux beaux-arts, accompagné par M. Maurice Rechts, son chef de cabinet, a quitté Paris hier matin, pour se rendre à Orange. Il présidera aujourd'hui dans la matinée l'inauguration du nouveau service des eaux à l'Ile-sur-Sorgues. Cette cérémonie sera suivie d'un grand banquet. L'après-midi, il revoira, à Orange, la municipalité et inaugurera, au Grand-Théâtre, le buste provisoire élevé à la mémoire de Paul Mersiton.

Les arts du travail

M. Fontaine, directeur au ministère du travail, a inauguré hier après-midi l'exposition internationale des arts du travail, organisée au Grand-Palais par la chambre consultative des associations ouvrières de production.

M. Fontaine a été reçu à son arrivée par MM. Rl. Tijou et R. Maupas, directeurs ; Dégise, secrétaire général, et les membres du comité d'organisation. Sous leur conduite, il a visité la petite cité aux maisons variées, élevée dans l'Exposition-nef.

Le premier étage, où le cortège officiel s'est ensuite rendu, a été réservé aux diverses œuvres sociales : coopératives de consommation, syndicats patronaux et ouvriers, sociétés de prévoyance sociale, sociétés de secours mutuels.

En se retirant, M. Fontaine a félicité les organisateurs de l'exposition des arts du travail et s'est déclaré enchanté de sa visite.

M. Marcel en Japon

L'un de nos architectes les plus distingués, M. A. Marcel, vient de quitter Paris à destination de Tokio, chargé par les ministères des affaires étrangères et des beaux-arts d'étudier les plans de la future ambassade de France au Extrême-Asie. M. Marcel est un artiste en même temps qu'un homme de goût. L'art oriental lui est familier. L'un de ses premiers travaux fut cette maison chinoise qu'il dédia, rue de Babylone, pour un particulier, et qui occupe aujourd'hui la légation de Chine. C'est encore à lui que sont dus les curieux édifices de style chinois et japonais élevés dans le parc du palais royal de Laeken pour le roi Léopold II et le palais hindou de M. Empain, au Caire.

Mais le palais que M. Marcel construira à Tokio sera conçu dans le style français, comme celui qu'il édifia, aux Indes, pour le maharadjah de Kapurthala.

A Carnavalet

On vient de transférer au Musée Carnavalet une vieille enseigne du dix-huitième siècle, due de la Croix-d'Or, qui se trouvait sur la devanture d'un marchand de vins de la rue Saint-André-des-Arts.

C'est l'une des dernières vieilles enseignes qui existaient encore à Paris.

Musée du Louvre

Voici quelles seront, pour l'été 1929, les jours et heures d'ouverture du musée du Louvre :

PEINTURES. — *Galeries du premier étage* : mardi, mercredi, jeudi, de 9 heures à 5 h. ; vendredi, de 1 heure à 5 heures ; samedi, de 9 heures à 5 heures ; dimanche, de 10 heures à 4 heures.

Salles du 2e étage (collections Thomy Thiery, etc.) : mardi, mercredi, jeudi,

---

Feuilleton de GIL BLAS du 4 Août

— 14 —

D'un cœur à l'autre

XI

Et dans l'étroite pièce en retrait qui avait été sa chambre, André s'arrêta. C'était meublé en cellule, d'un lit de fer, d'une table en bois peint, et de chaises de paille. Pas l'unique fenêtre grillée, on ne voyait qu'une échancrure de ciel.

— Il est étrange, dit Camille, que ça ne vous ait pas donné l'envie d'être moine.

Elle évitait toujours de le regarder, invoquant de droite et de gauche avec un empressement curieux. Dans un coin, sous des cartons d'insecte, elle découvrit une vieille pendule, s'exclama d'admiration.

— Oh ! la belle dame !... Qui est-ce ?

Il s'approcha, dit en souriant :

— La première femme que j'ai aimée.

Et une seconde il enlaça Camille, contempla ce visage, aimer et doux à la fois, qui éclairait brusquement les lointaines de son enfance. Il murmura le nom que Sulpice lui avait appris : Fiavienne, Emma, Gabelle de Jessin, baronne de Montaigle. Il la reconnaissait à peine, voilée sous une épaisse couche de poussière qui avait poudré à frimas ses cheveux noirs, éteint le scintillement des pierreries du corsage et l'éclat fauve du broyard d'or. Lorsque des yeux s'était terni, entouré d'une trainée d'effacement ; une moitié du sourire était tombée, comme une rose s'effeuille. Et il eut, malgré cela, l'impression rapide d'une ressemblance qu'il ne pouvait préciser. Elle lui semblait tout autre que jadis, avec une physionomie pourtant familière, un regard, une expression, certaines particularités de détails qu'il avait connus depuis elle. Il s'y arrêta à peine...

Camille Fiavienne.

— Tous mes compliments !... Et elle vous paraît de retour ?

— Mais oui, ses yeux ne me quittaient pas... Je l'ai aimée ardemment, follement, comme je vous aime...

Il se penchait sur son épaule, étreint par l'éclat blanc de sa nuque. Et, sentant sa caresse proche, inévitable, elle frémit. Ses mains, qui tenaient le cadre, se crispèrent dans un tressaillement. Elle contenta, la voix brève, en le repoussant à terre :

— Maintenant, rejoignons les autres ; il me semble qu'on nous appelle.

— Camille ! implora-t-il.

Mais, dans le mouvement brusque qu'elle fit pour fuir, son pied glissa, et elle chancela, les bras levés, comme prise de vertige. Alors il la saisit à la taille, la renversa contre lui d'une irrésistible étreinte, et sa bouche se posait au hasard, dans les cheveux, sur le front, sur les joues, sur le voile abaissé des yeux.

Camille eut un cri de révolte.

— Laissez-moi ; vous êtes fou !

— Je vous aime ! supplia-t-il.

Elle se débattait, éperdue, les mains jetées en avant, repoussant la flamme de son souffle, la morsure de sa bouche. Tout son être soudain protestait, s'insurgeant devant le suprême abandon, la faute irréparable. Elle sanglota :

— André, moi aussi, je vous aime, je serai à vous, mais pas maintenant, pas ainsi, c'est affreux !...

Puis la lutte entre eux fut muette. Il la paralysait d'enlacements, l'engourdissait de baisers. Bientôt elle faiblit ; et tandis que leurs lèvres enfin se joignaient, elle s'abandonna dans un grand soupir, les paupières abaissées, au travers desquelles filtraient des larmes.

XII

Quand ils rejoignirent les autres, groupés autour d'une table à tréteaux, où les domestiques dressaient la collation, ce fut un concert de railleries et de reproches.

— Où alliez-vous donc cachés ?... Pourquoi ne pas nous avoir attendus ?... Vous faisiez de l'archéologie ou du sentiment ?...

L'un des Du Lac déclara :

— Voilà une heure que je m'époumone après vous, et bien sûr pourtant si j'ai du vous !...

André répliqua sèchement :

— Nous n'avons rien entendu ; nous devions être dans les souterrains quand vous visiteriez le donjon.

Camille se taisait, très pâle, le sourire crispé.

On n'insista point ; tous les yeux se tournaient vers les compotiers de fruits, les assiettes de gâteaux secs et les bouteilles de champagne qui s'alignaient coiffées d'acier et d'or comme des preux en bataille. Un bouchon sauta dans une fusée de mousse blonde, et à la première coupe, le baron déclama par boutade :

— Mes enfants, au roi, au pays, à la communion de ces deux grands principes indivisibles : le droit d'une dynastie et l'obéissance d'un peuple.

Puis avec le souci des effets lointains produits par l'idée monarchique :

— M. de Montaigne, comment nous juge-t-on à l'étranger, quelles impressions en rapportez-vous ?

Le jeune couple échangea un sourire.

Ils en rapportaient surtout la joie de s'être aimés un peu partout, au hasard des villes et des paysages, sur les lacs d'Italie, dans les montagnes de la Suisse, devant la mer bleue de Sorrente et les orangers fleuris de Palerme.

Mme de Montaigne, une petite brune, au regard de flamme, aux lèvres gourmandes, avoua :

— Nous ne savons plus si nous avons traversé des républiques ou des royaumes... Nous n'avons vu que nous, absorbés qu'à nous.

Et devant cette femme, jeune, jolie, qui proclamait l'égoïsme aveugle de l'amour, le baron lâcha l'étendard féodalisé, retrouva toutes ses grâces galantes.

— A l'éternelle continuation d'un tel voyage, fit-il, en levant sa coupe une seconde fois.

Puis la conversation devint générale. Tout le monde parlait à la fois de choses diverses. André s'éloigna sans affectation. Le bruit des voix lui était insupportable, de même que la contrainte d'une attitude à observer qui partit naturelle. Il admirait le beau calme de Mlle de Verannes, sa force de volonté qui la faisait impénétrable, avec cette aisance de geste et cet égal de repartie qui ne l'abandonnaient jamais.

André seul pouvait constater sa pâleur nous mate, l'altération de ses traits et deviner à la volubilité de ses paroles, la tension douloureuse de ses nerfs.

Chez lui même habitué à se dominer, l'émotion était sinon plus intense, du moins plus visible ; il craignait de se trahir par un regard, une intonation, et que son silence aussi causât quelque surprise.

Puis il avait hâte d'être seul, de revivre cette joie si brusque, dont l'imprévu l'étonnait et qu'il n'avait pu goûter dans toute sa plénitude, tant elle lui avait semblé courte.

Au seuil d'une pelouse, il se coucha dans l'herbe, les mains sous la nuque, regardant le ciel, et il moulonnait ses impressions, cherchant à préciser ses souvenirs ; mais dans ce pensée tout restait indistinct et voilé de mystère comme les choses que l'on a rêvées.

Il se recueillit seulement après la fête, agenouillé devant Camille, lui disant ses adorations reconnaissantes. Elle s'était levée, le repoussant, cherchant une issue pour fuir. Lui se traînait à ses pieds, la retenait par le bas de sa jupe ; et elle s'était laissée fléchir à la fin par la sincérité de ses accents, espérant que l'amour allait naître en lui du sacrifice d'elle-même. Tout cela avait pris fin par une crise de larmes. Elle s'était jetée dans ses bras et il avait compris alors qu'elle se livrait toute, cette fois, confiante en sa loyauté d'amant. Cela voulait dire : — Vous avez fait de moi votre chose, je vous appartiens pour toujours, nos destinées sont unies. Cette pensée lui causa comme une inquiétude, et il eut seulement, à cette minute, la notion vague des responsabilités encourues. A quelle impulsion avait-il cédé ?... de quelle nature était l'affection qui l'avait entraîné vers Camille ?... l'aimait-il au point de se consacrer à elle entièrement, d'en faire sa femme ?... ou bien avait-il obéi à un de ces caprices violents que la possession apaise ? Il appelait à son aide, pour se convaincre de la sincérité de son cœur, le faux témoignage de sa chair. Il se disait : « J'aime Camille puisque je la veux encore, et plus impérieusement, plus ardemment peut-être qu'avant... aucune femme ne saurait me distraire d'elle... »

Et pourtant l'idée ne lui venait point de leurs deux existences à jamais liées. Il avait conscience de se mentir à lui-même, d'exiger vainement en la réalité d'un mariage et que jamais l'amour n'existerait entre eux. L'amour vrai qui vient d'une conception très haute et germe dans l'âme seule.

Eugène Delard.

(*A suivre.*)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France